

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62158

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Christoph V. ALBRECHT, *Geopolitik und Geschichtsphilosophie 1748–1798*, Munich (Akademie Verlag) 1998, XVI–490 p.

Cet ouvrage procède d'une thèse (Bochum 1994) sur l'«Hyperion» d'Hölderlin compris comme le «symptôme d'un égarement philosophique» (préface). Cette expression, par laquelle l'auteur désigne l'idéalisme allemand, donne le ton général, polémique, d'un ouvrage qui se présente comme une histoire des idées à structure rhapsodique, un parcours érudit et sinueux, dans un cadre chronologique allant de la paix d'Aix-la-Chapelle au début de l'expédition de Bonaparte en Égypte, à travers les théories polémologiques du 18<sup>e</sup> siècle, la «politique orientale» de Catherine II, puis de la France du Directoire, la place de ces politiques dans l'équilibre des forces européennes et les réactions qu'elles suscitèrent chez les philosophes des Lumières, de Voltaire à Volney. L'objectif est d'analyser les intrications complexes entre la politique militaire et internationale des États d'une part, les fondements philosophiques et idéologiques qui lui servent de justification d'autre part. C'est ainsi que les écrits de personnages en apparence peu apparentés sont des fils parcourant tout l'ouvrage (Vauban, le romancier et officier du génie Laclos, Hölderlin, Volney et Bonaparte), d'autres apparaissant de façon plus épisodique (Lichtenberg, Lazare Carnot, Frédéric II, Rhigas Velestinlis, Herder, Kant). C. Albrecht illustre ainsi la relation entre la philosophie des Lumières et les mouvements qui la prolongent ou qui la suivent, les «secondes Lumières» (*Spätaufklärung*), mais aussi l'idéalisme allemand, auquel Kant, rompant avec une des grandes orientations de la philosophie des Lumières, ouvre la voie en discréditant les sceptiques avec autant de vigueur que les dogmatiques (p. 13). Tout le livre examine une question qui taraude C. A.: n'y a-t-il vraiment pas eu d'alternative à la philosophie de l'idéalisme, pas de voie médiane entre «die deutsche Geist-Philosophie», censée avoir «perdu tout contact avec la réalité», et l'asservissement de la philosophie de l'histoire des Lumières aux stratégies du despotisme éclairé (Voltaire soutenant la politique orientale de Catherine II)?

La thématique ainsi esquissée, C. A. rappelle la préhistoire du terme de «géopolitique», aujourd'hui suspect en raison de l'usage qu'en firent les nazis. Il recouvre une perspective que Turgot dut être un des premiers à qualifier de «géographie politique», une notion bien vite associée à celle de «frontières naturelles» (Catherine II, Danton). La «question d'Orient», qui se pose d'une façon radicalement nouvelle avec la première guerre russo-ottomane de 1768–1774, est intimement liée à celle de l'identité culturelle européenne face au monde ottoman, mais aussi au problème plus général des relations entre l'Est et l'Ouest, tel qu'il se pose aussi dès le premier partage de la Pologne, dans lequel C. A. voit une césure importante affectant l'histoire des relations entre États et le *jus gentium*. (Nous y verrions moins une conception nouvelle qu'une accentuation des conceptions féodales faisant des souverains les propriétaires de leurs peuples.)

Les «philosophes» ne sont pas restés neutres face à ces deux événements. Le projet de constitution pour la Pologne (1770) de Rousseau (après celui pour la Corse (1764) n'en est pas le seul témoignage. La guerre de 1768–1774 peut être vue comme la transposition guerrière de l'attente que formule Voltaire quand il enjoint Catherine II de «venger la terre de la tyrannie turque» pour faire triompher la civilisation (OC, Beuchot, XI,44). Il était alors juste que la tsarine reçoive une partie de la Pologne en récompense. À l'exception de Rousseau et d'une fraction du clergé, tous les esprits éclairés, y compris Herder, saluèrent ce partage, bien qu'il enfreignît le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes déjà invoqué en 1757 en faveur des Corses. Le partage de la Pologne et la question ottomane posent ainsi la question de la «dialectique de l'*Aufklärung*». Argumentant donc dans une perspective apparentée au «criticisme» d'Adorno et de Foucault (néanmoins jamais cités), C. A. relève aussi la prévalence des motivations géopolitiques: c'est moins par hostilité idéologique que la Prusse entra en guerre contre la France révolutionnaire qu'en «raison de conflits d'intérêt et de pouvoir qui prolongeaient la tradition sous des prétextes nouveaux» (p. 350).

Le livre comprend sept parties centrées chacune sur un «événement» représentatif, comme la prise de la Bastille ou la paix de Koutchouk-Kainardji de 1774, à propos desquels C. A. analyse la permanente interférence d'enjeux politiques et d'arrière-plans idéologiques. La valeur particulière de la Bastille, avant tout symbolique, tient à ce que cette forteresse apparaissait comme un indice de la corruption morale d'une monarchie qui se protégeait autant contre les ennemis intérieurs qu'extérieurs (p. 35, 74). La critique des conceptions de Vauban par Laclos relève une nouvelle conception géopolitique: le passage d'une défense calquée sur les souverainetés régionales à une conception plus globale de la souveraineté, qui se traduit aussi dans les progrès de l'unification et dans l'idée de frontières naturelles. Cette évolution, qui trouve un accomplissement dans la réforme administrative de 1790, induit une nouvelle appropriation de l'espace. Parallèlement, Voltaire élargit le cadre géopolitique européen quand il recommande à ses contemporains de s'ouvrir à l'Orient. L'occupation de Corfou par l'armée italienne le 27 juin 1797, puis les opérations de Bonaparte, marquent certes le début d'une reconquête de la Grèce, mais elles prolongent aussi les «projets grecs» de Catherine II, dont la campagne de 1768–1774 constitue un des arrière-plans d'«Hyperion». Le politique croise la philologie (la traduction latine de la «Zend Avesta» par Anquetil-Duperron donne en 1771 un nouvel espace à «l'orientalisme») et la philosophie, avec en particulier la campagne contre le despotisme oriental, qui sert mieux les intérêts géopolitiques des souverains européens que des analyses plus fidèles à la réalité comme «Les Révolutions de l'Empire ottoman» de Louis de Chénier (1789). Repousser les Turcs hors d'Europe est un combat en faveur de la civilisation qui place en retour la Grèce sous un autre éclairage que celui de l'hellénisme philologique issu de la Renaissance. La mission «civilisatrice» dont la Révolution se sent investie rejoint un enjeu géopolitique car la France court alors le risque d'être exclue de la nouvelle répartition du monde entre les grandes puissances. La campagne de Bonaparte constitue un épisode de la guerre qui oppose entre 1793 et 1815 la France et l'Angleterre pour l'hégémonie en Europe et Outre-Mer, mais elle n'en est pas moins nourrie d'une tradition philhellénique qui remonte à 1770, de l'époque où des poètes, Voltaire en tête, saluent la politique ottomane de Catherine II. Après la Terreur, l'idée que la Révolution renoue avec la république antique n'est plus défendable, mais il est toujours possible de tirer des avantages géopolitiques de la fiction de l'idéal d'une Grèce berceau de la liberté. La république française, en cherchant ainsi à renouer symboliquement avec la Grèce antique, ôte au Saint-Empire la légitimité que lui conférait la *translatio imperii* en installant le «nouvel empire» dans un État sans frontières reliant des nations dont chacune demeure à l'intérieur de ses frontières naturelles (sur ce point, le projet «Zum ewigen Frieden» de Kant aurait sûrement mérité plus qu'une brève mention (p. 383), ainsi que l'abbé de Saint-Pierre, nulle part mentionné.)

C. Albrecht entend montrer que les penseurs issus des Lumières comme Hölderlin ou Condorcet (après sa «conversion» au kantisme) proposent des habillages «idéalistes» des enjeux géopolitiques de leur temps en les pensant comme «servant les intérêts de l'humanité» (p. 174), alors que le point de vue «réaliste» imposerait de dire que «la géopolitique et l'histoire universelle sont intimement liés en Orient» (p. 172). Dans «Hyperion», qui est la transposition littéraire de la pensée géopolitique et de la politique orientale de l'époque, le contraste est saisissant entre la précision des détails techniques et militaires et une perspective finalement plus théologique que politique qui voit dans la Révolution française la manière dont la nature se révèle dans l'histoire (p. 448) et pour qui l'échec politique est converti en une union mystique, entrelacée de rhétorique révolutionnaire française, avec la nature (p. 377).

Quant à Condorcet, s'il s'inscrit en partie dans le positivisme de l'historiographie des Lumières, sa philosophie de l'histoire, en inspirant indirectement les expéditions de Bonaparte (p. 252), ajoute ainsi un chapitre à la compromission militaire des idées des Lumières. Pour C. A., cela tient à ce que son athéisme n'est que l'inversion des anciennes superstitions,

annonçant ainsi le néo-spiritualisme qui suivit le Concordat de 1802 et la philosophie spéculative allemande dans laquelle Napoléon trouva un allié (p. 348).

Alors qu'Hölderlin a tiré parti des possibilités que la Révolution française offrait à la métaphysique, Volney, proche de d'Holbach et d'Helvétius, a reconnu les dangers de la philosophie spéculative de l'histoire. Dans «Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires» (1791), qui répond à la dénonciation, par Burke, de l'hypocrisie messianique des révolutionnaires radicaux qui finissent par spolier la nation de ses droits, Volney s'efforce de montrer que la religion est aussi une étape, donc une forme historique particulière de la raison. Mais s'il échappe à la métaphysique du beau que la Révolution inspire à Hölderlin, Volney s'inféoda aux intérêts géopolitiques du pouvoir en soutenant en 1798 son «disciple» Bonaparte, lequel dut par ailleurs renouer avec la philosophie de l'histoire de Condorcet (p. 349).

En soutenant Bonaparte au retour d'Égypte, les Idéologues perdirent la partie et firent ainsi le lit de la «réaction catholique», pendant de «l'idéalisme» allemand, dans lequel C. A. voit une «mystification de l'épistémologie des Lumières» (p. 112). Le succès remporté par ces deux courants de pensée tiendrait en partie au fait que les philosophes des Lumières, de Voltaire à Volney, ont prêté le flanc à l'instrumentalisation de leur réflexion (géo)politique. L'opposition entre «réalistes» et «idéalistes» prévaut sur le fait que la France et l'Allemagne paraissent autour de 1800 s'engager dans des voies en apparence opposées. Les «positivistes» des Lumières cherchent dans l'histoire des exemples de solutions pour des problèmes pratiques; les idéalistes y découvrent les indices de la permanence métaphysique de la raison (p. 166). C'est ainsi toute l'ambivalence au moins potentielle des «réalistes»/«positivistes» que C. A. s'emploie à faire ressortir, montrant comment Hölderlin peut «convertir» en discours idéaliste la description de Corinthe que propose Rhigas (p. 165).

Cette étude savante, qui montre les homologues idéologiques de champs disjoints, convainc le plus souvent. C. A. aurait pu consacrer quelques analyses à une notion qui acquiert une grande importance après 1780: celle de *Kultur*, indirectement évoquée ici, dans laquelle s'effectue un glissement partiel des conceptions «réalistes» de l'historiographie des Lumières (la «civilisation» comme ensemble des savoirs humains) aux conceptions idéalistes, via l'idée de culture comprise comme indice de l'identité d'une nation, qu'on trouve chez Rhigas comme chez Herder, et via le modèle organiciste identifiant des processus de rajeunissement et de renaissance des *Kulturnationen*. Sur ce point aussi on retrouve entre Rhigas, Herder et Hölderlin les ressemblances et les écarts analysés par C. Albrecht.

Gérard LAUDIN, Paris

Manfred KÜHN, Kant. Eine Biografie. Aus dem Englischen von Martin PFEIFFER, Munich (C. H. Beck) 2003, 639 p.

Cet ouvrage, paru comme de nombreux autres à l'occasion de l'arrivée du deux-centième anniversaire de la mort d'Immanuel Kant (survenue le 12 février 1804), affiche d'emblée sa grande ambition: étant donné l'existence de nouvelles études et la mise au jour de sources inouïes, faire aussi bien, voire mieux, que les grands biographes du temps de Kant, les L. E. Borowski, R. B. Jachmann et autres E. A. Ch. Wasianski, ainsi que la référence au vingtième siècle, K. Vorländer, auteur en 1924 du magistral Immanuel Kant. «Der Mann und das Werk» (reprise Hambourg, Fourier Verlag, 2003). Les trois premiers n'auraient pas été en effet totalement impartiaux, puisqu'ils auraient surévalué l'attachement religieux de Kant. En outre, leur témoignage portant davantage sur les années de maturité, ils auraient *nolens volens* contribué à laisser dans l'opinion l'impression d'un philosophe routinier et à la vie réglée, traits de caractère qui ne devinrent en fait dominants qu'à la fin de sa vie. Pour ce qui est maintenant de Vorländer, même si son œuvre est dite «la pierre de touche à laquelle on doit mesurer toutes les autres biographies de Kant» («der Prüfstein, an